

TROUBADOUR FILMS  
PRÉSENTE

# Un Ange passé trop vite

UN FILM DE NASSER BAKHTI

« **Un film digne et lumineux...** »

Radio RTS la première.  
Émission Vertigo

« **Un film sobre et profond...** » ★★★

La Tribune de Genève

« **Émouvant message d'amour [...] un film qui doit être vu...** »

Le GHI

« **Un film sensible et poignant...** »

24 heures

« **Les mots peuvent panser les plaies, les images aussi...** »

Le Temps

« **Un documentaire fort et intense...** »

★★★★

Daily Movies

« **Nasser Bakhti brise le tabou de la perte d'un enfant.** »

Canal9 TV

« **Un drame tabou, abordé avec tact...** »

Le Courrier

« **Un documentaire important et d'une grande force car il met en lumière une réalité taboue...** »

Radio Vostok

« **Plus que sur la mort, «Un ange passé trop vite» est un film sur la vie.** »

Echo Magazine

# REVUE DE PRESSE



18 Culture

Tribune de Genève | Lundi 21 janvier 2019

Cinéma

# Un film pour saisir la peine d'un deuil impossible

Avec «Un ange passé trop vite», le cinéaste Nasser Bakhti côtoie la douleur des parents de Johann, tragiquement disparu dans l'Arve et dont le corps n'a jamais été retrouvé

Rocco Zacheo  
@RoccoZacheo

Cela débute par une image puissante. Assis sur le siège arrière d'un planeur ultraléger motorisé - appelé communément ULM - un jeune homme, sourire aux lèvres et regard pétillant, adresse son visage solaire à la caméra. L'excitation est palpable. Quelques secondes plus tard, le bruit des moteurs monte en puissance, l'engin prend alors son élan sur une piste en gazon, puis s'envole entre les nuages. Tout cela semble relever de la routine, d'un geste et d'un protocole maîtrisés; rien ne paraît annoncer l'épilogue néfaste qui attend Johann, passager âgé alors, en mai 2008, de 22 ans seulement. Passionné de cinéma, celui-ci entend survoler une portion de la vallée de l'Arve, en longeant le cours de l'eau pour capturer des images. La mission qu'on croit anodine tourne pourtant au drame: à l'écran tout se fige à l'instant même où l'engin bascule brutalement vers la gauche, mouvement accompagné d'un bruit anormal. L'ULM finit sa course dans le lit du fleuve et le corps de Johann disparaît, emporté par le courant.



Lucie et Gérard Gummy au bord de l'Arve, là où leur fils Johann a disparu suite à un accident en ULM survenu en mai 2008. Le documentaire de Nasser Bakhti leur rend un hommage sobre et profond. NASSER BAKHTI

Un drame sans épilogue

Ce fait divers dramatique, qui a marqué les esprits à l'époque, est au centre d'un documentaire sensible et poignant, signé par Nasser Bakhti: «Un ange passé trop vite». On y retrouve, dans ses séquences, la douleur insondable des parents de la victime, Lucie et Gérard Gummy. On chemine pendant un temps avec eux, dans leur quête de sens face à un drame qui n'a pas de véritable épilogue. Car c'est ici l'histoire d'un deuil impossible qui se dessine image après image. Le corps de Johann n'a jamais été retrouvé. Dès lors, comment accepter la perte de son enfant? Comment tourner la page?

«Ce n'est que cinq ans après l'accident, à l'occasion d'une cérémonie en souvenir de Johann, que je me suis décidé à tourner les premières images»

Nasser Bakhti Réalisateur

Cette impuissance s'affiche au grand jour avec le retour incessant d'un père sur les lieux du drame, seul, ou parfois accompagné par ses amis. Les yeux rivés vers les eaux, aidé par les jumelles, l'homme n'a jamais abandonné ses recherches, animé par l'espoir opiniâtre d'atteindre son but. La mère, elle, consigne tous les jours dans un journal ses émotions, en s'adressant directement à son fils. Mais le couple cherche aussi ailleurs des instants de réconfort, des éléments de consolation. Auprès d'un cercle de parents, réunis en association, par exemple, qui ont connu eux

aussi la perte d'un enfant. Ici, les témoignages éprouvants dessinent un paysage étonnant, où les tons apaisés côtoient une tristesse profonde et inextinguible. Tous racontent l'impossible acceptation du drame qui les a touchés. «Lorsqu'on perd son conjoint, on devient veuf, lorsqu'on perd ses parents, on devient orphelin, mais lorsqu'on perd un enfant, on n'est rien. Il n'y a pas de mots», explique une mère.

De la consolation encore: elle s'affiche auprès de Noémie, compagne de Johann, qui a formé avec les parents une cellule de survie sou-

dée et vigoureuse, au moment du drame et durant les années qui ont suivi. Ses témoignages successifs relaient entre les lignes une résilience certaine, qui a permis à cette femme de passer outre, de reconstruire une vie auprès d'un nouveau compagnon et de devenir maman. Les parents de Johann n'ont pas quitté la cellule pour autant: l'amitié solide avec Noémie fait désormais d'eux des grands-parents par procuration.

Porté par un rythme lent et méditatif, «Un ange passé trop vite» parachève une démarche cinématographique au long cours. Nasser

Bakhti a suivi ses personnages quatre ans durant. Un temps dilaté qui lui a permis de saisir l'évolution des figures peuplant le documentaire. Mais avant de se mettre derrière la caméra, le cinéaste a hésité et tâtonné: «Je connaissais Johann depuis ses 12 ans. Il pratiquait à l'époque le judo avec mes fils. Plus tard, alors qu'il tournait son premier court-métrage, il venait me voir souvent dans mes studios pour demander conseil ou pour emprunter du matériel. Sa disparition a constitué un drame pour moi aussi et, longtemps, il m'a été impossible de concevoir un film sur son destin. Ce n'est que cinq ans après l'accident, à l'occasion d'une cérémonie en souvenir de Johann, que je me suis décidé à tourner les premières images.»

La peur de heurter

Soutenu par les parents de Johann, le réalisateur a poursuivi alors sa démarche, en rencontrant et en interrogeant les proches du disparu. Aujourd'hui, après avoir élagué des dizaines d'heures de rush et s'être consacré pendant une année et demie au montage du film, Nasser Bakhti mesure le défi que cette entreprise a représenté pour lui: «Jamais je n'avais éprouvé autant de peine et jamais je n'avais eu autant de questionnements pour un film. J'ai eu tellement peur de heurter les parents... j'ai réfléchi à toutes les précautions qu'il fallait adopter pour permettre à la parole de se libérer.» Le documentaire porte les traces de cette prudence. Ses images forment un hommage sobre et profond à Johann et à ses proches.

«Un ange passé trop vite», de Nasser Bakhti, film

documentaire. 92 min. Sortie en salle le 6 fév. Projection en avant-première et en présence du réalisateur, cinéma Bio, ma 22 janv. à 19 h 30.

Datum: 22.01.2019

**24heures**

Hauptausgabe

24 Heures Lausanne  
1001 Lausanne  
021/ 349 44 44  
<https://www.24heures.ch/>

Medienart: Print  
Medientyp: Tages- und Wochenpresse  
Auflage: 26'464  
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich



Seite: 27  
Fläche: 45'254 mm<sup>2</sup>

24 heures, 22.01.2019

SWISS FILMS

Auftrag: 1094507  
Themen-Nr.: 832.012

Referenz: 72268769  
Ausschnitt Seite: 1/2

## Un film pour saisir la peine d'un deuil impossible

### Cinéma

**Avec «Un ange passé trop vite», le cinéaste Nasser Bakhti côtoie la douleur des parents de Johann, disparu dans l'Arve et dont le corps n'a jamais été retrouvé**

**Rocco Zacheo**

Cela débute par une image puissante. Assis sur le siège arrière d'un planeur ultraléger motorisé - appelé communément ULM - un jeune homme, sourire aux lèvres et regard pétillant, adresse son visage solaire à la caméra. L'excitation est palpable. Quelques secondes plus tard, le bruit des moteurs monte en puissance, l'engin prend alors son élan sur une piste en gazon, puis s'envole entre les nuages. Tout cela semble relever de la routine, d'un geste et d'un protocole maîtrisés; rien ne paraît annoncer l'épilogue néfaste qui attend Johann, passager âgé alors, en mai 2008, de 22 ans seulement. Passionné de cinéma, celui-ci entend survoler une portion de la vallée de l'Arve, en longeant le cours de l'eau pour capturer des images. La mission qu'on croit anodine tourne pourtant au drame: à l'écran tout se fige à l'instant même où l'engin bascule brutalement vers la gauche, mouvement accompagné d'un bruit anormal. L'ULM finit sa course dans le lit du fleuve et le corps de Johann disparaît, emporté par le courant.

Ce fait divers dramatique, qui a marqué les esprits à l'époque, est au centre d'un documentaire sensible et poignant, signé par Nasser Bakhti: «Un ange passé trop vite». On y retrouve, dans ses séquences, la douleur insondable des parents de la victime, Lucie et Gérard Gumy. On chemine pendant un temps avec eux, dans leur quête de sens face à un drame qui n'a pas de véritable épilogue. Car c'est ici l'histoire d'un deuil impossible qui se dessine image après image. Le corps de Johann n'a jamais été retrouvé. Dès lors, comment accepter la perte de son enfant? Comment tourner la page?

### Un hommage sobre et profond

Cette impuissance s'affiche au grand jour avec le retour incessant d'un père sur les lieux du drame, seul, ou parfois accompagné par ses amis. Les yeux rivés vers les eaux, aidé par les jumelles, l'homme n'a jamais abandonné ses recherches, animé par l'espoir opiniâtre d'atteindre son but. La mère, elle, consigne tous les jours dans un journal ses émotions, en s'adressant directement à son fils. Mais le couple cherche aussi ailleurs des instants de réconfort, des éléments de consolation. Au près d'un cercle de parents, réunis en association, par exemple, qui ont connu eux aussi la perte d'un enfant. Ici, les témoignages éprouvants dessinent un paysage étonnant, où les tons apaisés côtoient une tristesse profonde et inextinguible. Tous racontent l'impossible acceptation du drame qui les a touchés. «Lorsqu'on perd son conjoint, on devient veuf, lorsqu'on perd ses parents, on devient orphelin, mais lorsqu'on perd un enfant, on n'est rien. Il n'y a pas de mots», explique une mère.

De la consolation encore: elle s'affiche auprès de Noémie, compagne de Johann, qui a formé avec les parents une cellule de survie soudée et vigoureuse, au moment du drame et durant les années qui ont suivi. Ses témoignages successifs relatent entre les lignes une résilience certaine, qui a permis à cette femme de passer outre, de reconstruire une vie auprès d'un nouveau compagnon et de devenir maman. Les parents de Johann n'ont pas quitté la cellule pour autant: l'amitié solide avec Noémie fait désormais d'eux des grands-parents par procuration.

Porté par un rythme lent et méditatif, «Un ange passé trop vite» parachève une démarche cinématographique au long cours. Nasser Bakhti a suivi ses personnages quatre ans durant. Un temps dilaté qui lui a permis de saisir l'évolution des figures peuplant le documentaire. Mais avant de se mettre derrière la caméra, le

cinéaste a hésité et tâtonné: «Je connaissais Johann depuis ses 12 ans. Il pratiquait à l'époque le judo avec mes fils. Plus tard,

«Lorsqu'on perd son conjoint, on devient veuf, lorsqu'on perd ses parents, on devient orphelin, mais lorsqu'on perd un enfant, on n'est rien. Il n'y a pas de mots»

alors qu'il tournait son premier court-métrage, il venait me voir souvent dans mes studios pour demander conseil ou pour emprunter du matériel. Sa disparition a constitué un drame pour moi aussi et, longtemps, il m'a été impossible de concevoir un film sur son destin. Ce n'est que cinq ans après l'accident, à l'occasion d'une cérémonie en souvenir de Johann, que je me suis décidé à tourner les premières images.»

Soutenu par les parents de Johann, le réalisateur a poursuivi alors sa démarche, en rencontrant et en interrogeant les proches du disparu. Aujourd'hui, après avoir élagué des dizaines d'heures de rush et s'être consacré pendant une année et demie au montage du film, Nasser Bakhti mesure le défi que cette entreprise a représenté pour lui: «Jamais je n'avais éprouvé autant de peine et jamais je n'avais eu autant de questionnements pour un film. J'ai eu tellement peur de heurter les parents... j'ai réfléchi à toutes les précautions qu'il fallait adopter pour permettre à la parole de se libérer.» Le documentaire porte les traces de cette prudence. Ses images forment un hommage sobre et profond à Johann et à ses proches.

### «Un ange passé trop vite»

De Nasser Bakhti, documentaire, 92 min.  
Avant-premières au Sentier (24 et 27 janv. 19 h), au City-Club de Pully (29 janv 20 h et 3 fév. 11 h) et à Oron-la-Ville (8 fév. 20 h).

GHI, 23-24.01.2019

6 | GENÈVE

Mercredi 23 - jeudi 24 janvier 2019 | GHI

## «Ce film, on l'a fait pour notre fils»

**DOCUMENTAIRE** • «Un ange passé trop vite» retrace le parcours sur le chemin du deuil de Lucie et Gérard Gummy, qui ont perdu leur enfant à l'âge de 22 ans.

Valérie Duby

Dix ans. Dix ans déjà que Johann, 22 ans, a perdu la vie dans un accident d'ULM près de Contamines sur Arve, en France voisine. Le jeune homme, passionné d'images, se retrouve au cœur d'un documentaire qui vient de sortir. *Un ange passé trop vite* traite du sujet sacré que représente la perte d'un enfant. «Ce film, on l'a fait pour lui, c'est une manière de lui rendre hommage», explique Lucie Gummy, la maman de Johann.

### Non-dit et famille brisée

Produit par Troubadour Films, le documentaire débute par les dernières images du jeune homme, prises le 18 mai 2008, quelques minutes avant le drame. «En réalisant ce film, j'ai découvert que parler de la mort, laquelle fait partie intégrante de la vie, est simplement tabou. Il y a une sorte d'anesthésie générale à l'égard de la douleur provoquée par la perte d'un être cher», constate Nasser Bakhti, le réalisateur et producteur suisse qui a connu

Johann de son vivant et dont le nom est associé à la série *Romans d'ados, Romans d'adultes*.

*Un ange passé trop vite* ne raconte pas que la souffrance et la reconstruction des Gummy. On découvre le parcours d'autres couples ayant perdu un enfant et qui se retrouvent au sein de l'association Arc-en-Ciel. On comprend, à travers d'émouvants témoignages, à quel point la douleur peut briser, diviser une famille, parfois simplement par des non-dits.

### «Beaucoup de souvenirs»

Lucie et Gérard Gummy se sont «mis à nu» dans cette aventure qu'ils viennent de découvrir au cinéma. Au cours du tournage, ils sont passés par «toutes sortes de phases; beaucoup de souvenirs sont remontés». Au final, *Un ange passé trop vite* les a fait avancer. Et, ensemble,



Les parents de Johann (médaille) se sont «mis à nu» dans ce documentaire. TROUBADOUR FILMS

le couple assiste à toutes les avant-premières dans les cinémas romands. Une citation du poète Alfred de Musset, choisie par le réalisateur Nasser Bakhti à la fin du film, illustre bien le parcours des parents de Johann: «Je ne sais

pas où je vais; mais je marche mieux quand ma main serre la tienne.» ■

Projection à Genève aux Scala le 23 janvier à 19h30 et au Grütli le 5 février à 19h. Renseignements sur [www.un-ange-passe-le-film.com/](http://www.un-ange-passe-le-film.com/)

23/01/19

CULTURE

11

LE NOUVELLISTE  
www.lenouvelliste.ch

Le Nouvelliste, 23.01.2019



Lucie et Gérald Gumy au bord de l'Arve où a disparu leur fils. Le couple a tourné plusieurs fois à Vens en Valais où Lucie a passé toute son enfance. DR

## Parler de la mort de son enfant pour qu'il reste vivant

**DOCUMENTAIRE** Lucie et Gérald Gumy ont perdu leur fils unique dans un accident en 2008. Ils racontent comment ils essaient de s'en sortir avec cette immense douleur dans un film diffusé à Martigny jeudi.

PAR CHRISTINE.SAVIOZ@LENOUVELLISTE.CH

Bientôt onze ans à vivre sans lui. Sans leur fils unique. Lucie et Gérald Gumy ont perdu Johann dans un accident d'ULM en 2008. «Le 18 mai», précise Lucie Gumy, originaire de Vens au-dessus de Volèges. Le jeune homme avait 22 ans. Il a disparu dans l'Arve à jamais. Seul l'un de ses pieds a été retrouvé des années plus tard. «Mais son corps est resté introuvable. C'est très dur de faire le deuil», confie Lucie Gumy. Même si le deuil ne sera jamais vraiment fait. «Quand on perd un enfant, on meurt aussi», souligne-t-elle dans un documentaire à voir en avant-première au cinéma Casino de Martigny jeudi soir.

### Un film qui a mûri petit à petit

L'idée de tourner un long métrage a pris forme progressivement au sein du couple Gumy, grâce au réalisateur Nasser Bakhti. «Je connaissais bien Johann. Il faisait du judo avec mes enfants quand il avait 11-12 ans et était déjà passionné de cinéma. On parlait beaucoup. Sa mort a été un choc pour moi», raconte le réalisateur d'une voix douce. Les premières années après le drame, Nasser Bakhti n'imaginaient pas de pouvoir faire un film en hommage à Johann.

La cérémonie du souvenir organisée par Lucie et Gérald Gumy au bord de l'Arve, cinq ans après l'accident, a été le déclic. Nasser Bakhti a pris sa caméra spontanément. Et a décidé de filmer ce moment d'émotion et de recueillement. Pour garder une trace. «Lucie et Gérald m'ont alors encouragé à continuer. Leur force et leur cheminement m'ont poussé à faire le documentaire dans le but que ce film puisse aider d'autres parents vivant le même drame.»

### Le manque reste alors que la douleur s'estompe

Le réalisateur a ainsi suivi les époux Gumy pendant quatre ans. Le film dit la survie après un si grand deuil et la reconstruction. «Au début, on ne savait pas combien de temps cela durerait. Mais tout s'est enchaîné. On s'est aperçu qu'on avait envie d'en parler. Cela fait du bien de pouvoir partager. Je me rends compte que notre évolution aidera peut-être les personnes qui vivent la même épreuve de garder de l'espoir», confie Lucie Gumy. Oui, il est possible d'aller un peu mieux avec le temps. «Même si le manque est là tous les jours. Mais la douleur s'estompe un peu. Heureusement, car c'est horrible à vivre.»



**“La force et le cheminement des parents de Johann m'ont poussé à faire le film.”**

NASSER BAKHTI  
RÉALISATEUR

Les parents de Johann ont choisi de parler de la mort de leur fils. Dès le début. Pour surmonter le tabou qu'est la perte d'un enfant. «Pour nous, c'était naturel de parler de Johann. C'était un besoin de libérer la parole», ajoute Lucie Gumy. Lors du tournage du film, les époux se rendent cependant compte que le sujet est très délicat au sein de leur famille. Dans le documentaire, la sœur de Lucie Gumy confie être encore mal à l'aise à l'idée de parler de Johann et de son décès. «Je ne sais pas trop comment faire. Je culpabilise presque d'avoir des enfants et petits-enfants. J'ai peur de faire mal en évoquant Johann.» Pour la première fois. Lucie Gumy découvre l'ampleur du tabou. «Pour ma sœur, c'était très difficile d'en discuter; et pour nous, c'était très difficile de ne

plus en parler.» Car, pour les parents de Johann, ne plus parler de leur fils unique, c'est le faire mourir une deuxième fois. «Et ça, c'est intolérable.» D'où le sentiment parfois d'un décalage. Les Gumy ont ainsi mis un peu de distance, après le deuil, avec certains membres de leur famille. «Voir les autres continuer leur vie était parfois difficile. Les mariages des cousins de Johann par exemple. Cela a été compliqué», raconte Lucie Gumy.

### Un lien fort avec leur ex-belle-fille

Par contre, le couple a toujours maintenu un lien très fort avec la petite amie de leur fils qui témoigne d'ailleurs dans le documentaire. «C'est la seule personne qui pouvait comprendre ce que nous vivions, car elle avait aussi perdu l'être qu'elle aimait au même moment.» Lucie et Gérald Gumy sont ainsi restés en contact avec leur ex-belle-fille et la famille qu'elle a créée plusieurs années après le départ de Johann. «Nous sommes un peu des grands-parents par procuration pour ses deux enfants. Même si nous ne voulons pas prendre la place de leurs grands-parents. On a de la chance d'être acceptés», souligne Lucie Gumy dans un sourire.

### En 2008, Johann Gumy mourait dans un accident d'ULM

Le 18 mai 2008, Johann Gumy (22 ans) est passager d'un ULM en France voisine. Il veut faire des images du vol et part, caméra au poing. Mais l'appareil percute une ligne électrique à dix mètres du sol et atterrit dans l'Arve. Le pilote qui survit au crash tente de retrouver Johann Gumy dans l'eau. Sans succès. Le jeune Suisse disparaît à jamais. Les recherches pour retrouver son corps sont restées infructueuses. Seul l'un de ses pieds a été découvert des années plus tard. Un procès a lieu contre le pilote, un quadragénaire genevois. L'homme a été condamné en avril 2010 pour homicide involontaire à un an d'emprisonnement avec sursis et 2000 euros d'amende. Il a aussi été condamné à verser des dommages et intérêts aux parents et à la petite amie de la victime, en plus des frais de procédure.

Le couple n'a jamais ressenti le besoin de s'isoler pour vivre son chagrin. «C'était une question de survie. C'était naturel pour nous. Notre fils était très sociable et pour lui, nous ne pouvions pas rester cachés dans notre coin», raconte encore Lucie Gumy. Les conjoints sont restés unis tout au long de leur parcours. «Pour avoir recueilli des témoignages d'autres parents ayant perdu leur enfant, j'ai constaté que la plupart d'entre eux se sont séparés après le deuil. Lucie et Gérald ont cheminé ensemble, main dans la main. C'est aussi pour cela que je voulais le montrer», explique Nasser Bakhti.

Lucie et Gérald Gumy reconnaissent s'être battus pour épargner leur relation. «On s'est dit qu'à deux, on était plus forts dans cet immense chagrin», confie Lucie Gumy, en ajoutant qu'au début, «ce n'était pas évident. On était un peu des zombies, mais on se retrouvait toujours.» Aujourd'hui, les époux gèrent le manque différemment. Gérald Gumy se recueille une fois par semaine devant la tombe

de son fils au cimetière. Lucie Gumy ne le peut pas. «Je n'arrive pas à l'imaginer enfoui sous terre. Pour moi, Johann est partout. Il nous accompagne dans la vie. Mais je respecte les besoins de mon mari. Chacun a sa façon de faire le deuil.» Le 18 mai, cela fera onze ans que Johann a disparu dans l'Arve. Onze ans que Lucie et Gérald Gumy apprennent à vivre sans lui. Onze ans à apprivoiser le vide de l'absence physique et à ressentir la présence de son âme. «Nous sommes plus sereins que les premières années, mais c'est un long chemin. Là-haut, il fait bien les choses. Il nous aide», conclut Lucie Gumy, confiante.



«Un ange passé trop vite» de Nasser Bakhti, à voir jeudi 24 janvier à 18 heures au cinéma Casino de Martigny. En présence du réalisateur et des parents de Johann.

Daily Movies  
01.02.2019



### « UN ANGE PASSÉ TROP VITE » : COMMENT EXPLIQUER L'INJUSTICE DE PERDRE L'ÊTRE TANT AIMÉ ?

Carlos Mühlig 1 février 2019 Cinéma suisse, Critiques de films

**Lucie et Gérald Gummy ont perdu leur fils unique âgé de 22 ans seulement, dans un accident en 2008. Une perte douloureuse et cruelle qu'ils ont voulu dévoiler à travers un documentaire fort et intense, mais comment s'en sortir avec cette immense douleur ?**



Être parent et le plus merveilleux des cadeaux que la nature peut nous faire. Voir grandir et devenir quelqu'un, c'est tout ce que souhaite un bon parent, mais lorsque ce parcours est coupé brutalement, la vie s'arrête brusquement et le lendemain semble interminable. Des moments très durs à vivre qui souvent sont difficiles à expliquer. En effet, comment expliquer l'injustice de perdre l'être tant aimé que l'on a mis au monde ? C'est à cette difficile question que tente de répondre le réalisateur Nasser Bakhti dans ce film documentaire simplement et efficacement appelé : « *Un ange passé trop vite* ». Le documentaire dresse le portrait d'un couple qui se retrouve face à cette réalité brutale et propose une exploration sur le chemin du deuil.

Produit par Troubadour Films, le film documentaire débute avec des images fortes en émotion et pour cause, ce sont les dernières images du jeune homme, prises le 18 mai 2008, quelques minutes avant sa disparition. « *En faisant ce film, j'ai découvert que parler de la mort qui fait partie intégrante de la vie est simplement tabou. Il y a une sorte d'anesthésie générale à l'égard de la douleur provoquée par la perte d'un être cher, la nôtre et celle des autres. Cette tendance nous pousse à nous fermer les yeux, à nous boucher les oreilles et à vivre notre douleur seuls et en silence. Ce film, je l'espère, nous aidera à ouvrir les yeux et à tendre l'oreille pour écouter, voir et partager la douleur et la joie qui s'expriment en nous et chez les autres. Pour moi, évoquer et partager sa douleur sont garants du non-oubli de la personne aimée... et peut-être le signe des premiers pas vers la lumière, vers la reconstruction des êtres endeuillés...* », confie Nasser Bakhti, le réalisateur et producteur suisse qui a connu personnellement le jeune homme de 22 ans, Johann.



Dans ce documentaire, on découvre également le parcours d'autres couples ayant perdu un enfant et qui se retrouvent au sein de l'association Arc-en-Ciel. Des témoignages émouvants qui nous aident à comprendre à quel point la douleur d'une perte cher peut briser, et même parfois diviser une famille entière.

Le Courrier  
14.02.2019

CINÉMA

LE COURRIER

## Le deuil impossible

Dans *Un Ange passé trop vite*, Nasser Bakhti recueille la parole de parents qui ont perdu leur fils. Un drame tabou, abordé avec tact.

JEUDI 14 FÉVRIER 2019 MATHIEU LOEWER

Entre 2013 et 2017, le cinéaste a suivi les parents pour recueillir une parole rarement entendue.  
TROUBADOUR FILMS

**DOCUMENTAIRE** Avec son épouse Béatrice, Nasser Bakhti a filmé des adolescents durant plus de sept ans dans une saga documentaire hors norme – *Romans d'ados* (2010), et son épilogue *Romans d'adultes* (2017). Aujourd'hui, son nouveau long métrage brise un tabou: la mort d'un enfant. Une telle tragédie relève en effet de l'impensable, de l'innommable – il y a des veuves et des orphelins, mais aucun terme dans la langue française pour désigner les parents qui survivent à leur progéniture. Survivre, c'est le mot. Depuis que «le pire [leur] est arrivé» en 2008, les Genevois Lucie et Gérald se débattent avec un deuil impossible. Leur fils Johann, dont ils ont gardé la chambre intacte, a été tué à 22 ans dans un accident d'ULM. Et son corps a disparu dans l'Arve.

Le cinéaste a suivi ce couple entre 2013 et 2017, pour recueillir une parole rarement entendue. En confiance, les parents évoquent avec pudeur cette douleur incommensurable. Ils disent le déni tenace, l'impression d'être «mort dedans», la vie qui continue en mode automatique, «comme des zombies». Ils racontent les fêtes de famille et le bonheur des proches devenus insoutenables; les réactions blessantes, silence embarrassé ou mots maladroits de ceux qui ne peuvent pas comprendre. Leur témoignage résonne avec l'expérience d'autres parents qui fréquentent un groupe de parole de l'association Arc-en-Ciel, où chacun oscille entre colère, tristesse et culpabilité.

### Lente réconciliation

*Un Ange passé trop vite* les accompagne ainsi sur le long chemin de la résilience. Alors que 75 % des couples se séparent après un tel traumatisme, Lucie et Gérald semblent soudés dans l'épreuve. Ils ont aussi maintenu une relation forte avec Noémie, la petite amie de Johann, désormais mariée et enceinte. Ayant perdu la foi, la mère a trouvé du réconfort auprès d'un médium et dans l'écriture d'un journal où elle consigne les souvenirs du bonheur passé. Pas à pas, ils remontent de l'abîme. Filmant la nature (ciel, arbres, fleurs...), Nasser Bakhti illustre ce mouvement de réconciliation avec la vie. Seules les images récurrentes de Johann (photos de famille, vidéo du vol fatal!) semblent superflues, dans ce documentaire qui évite par ailleurs le pathos et se termine sur une note d'espoir. Ces parents privés de leur enfant n'accepteront jamais, mais ils reviendront un jour du «pays des larmes».

Echo Magazine, 14.02.2019

DOCUMENTAIRE

# Leur enfant est parti trop vite

Lucie et Gérard Gummy ont perdu leur fils unique en 2008. Avec d'autres parents endeuillés, ces Genevois témoignent dans un documentaire poignant de leur lente reconstruction.



Lucie et Gérard Gummy au bord de l'Arve.

En ce jeudi soir pluvieux, à Genève, la salle est comble un quart d'heure avant le début de la séance et le guichet refuse du monde. *Un ange passé trop vite* a pourtant eu toutes les peines à trouver un financement: le sujet – les parents qui ont perdu un enfant – ne semblait pas convenir au divertissement qu'on attend d'une salle de cinéma.

Au vu de l'écoute pendant la projection et des discussions qui suivent, il semble pourtant que le documentaire du réalisateur Nasser Bakhti vienne rompre un silence assourdissant. Il a braqué sa caméra sur un des grands tabous de notre époque: la mort dans ce qu'elle a de plus absurde et de plus injuste.

Johann: des yeux d'un bleu intense. Un jeune homme beau, sportif, joyeux, vivant. On le voit à 17 ans sur le plateau de *Léman Bleu* présenter le film policier qu'il a écrit et tourné avec des amis du collège et un budget fait de bouts de ficelle: «Il savait convaincre n'importe qui. Il avait même convaincu les flics de nous prêter du matériel», se souvient Matthieu, son meilleur ami.

## UN VOISIN DE LONGUE DATE

A 22 ans, Johann embarque à bord d'un ULM pour tourner au-dessus de l'Arve. Sa caméra saisit les dernières images que le jeune homme a vues avant de s'écraser. La rivière, sans doute amoureuse, n'a jamais rendu son corps. C'était en 2008. Chaque année, depuis, Lucie et Gérard Gummy, les parents de ce fils unique, se rendent au bord de l'Arve avec quelques proches pour une cérémonie du souvenir. Voisin de longue date, Nasser Bakhti a filmé celle de 2013; c'est là qu'est née l'idée de faire un film. Du voyeurisme? «J'en avais terriblement peur, confie l'intéressé. Peur aussi d'être maladroit, d'ajouter de la douleur à la douleur. A la première à Martigny, au moment de prendre le micro, je me sentais tout petit! J'attendais que quelqu'un se lève pour m'insulter.»

C'est pourtant des paroles de reconnaissance qu'il reçoit tant du public que des protagonistes, qui étouffent



Troubadour Films



Troubadour Films

bien souvent sous la chape de pudeur imposée par leur entourage. Un mot revient: «Libérer la parole».

«On n'est pourtant pas contagieux!», dit un papa. «On adore entendre le nom de notre enfant», confie une maman. La mort de leur fils ou de leur fille les a projetés sur une autre planète. Le jour où ils ont reçu ce coup de téléphone, au milieu de la nuit ou en pleine journée, leur annonçant que Barbara, 18 ans, en vacances à Athènes, a été emportée par une méningite foudroyante ou que Florent, 13 ans, a succombé au jeu du foulard, ils sont morts eux aussi. Depuis, ils enfilent chaque matin leurs costumes et font semblant d'être vivants.

Il y a le mot «veuve», le mot «orphelin», mais aucun pour désigner les parents endeuillés. Cette douleur indicible embarrasse profondément les proches. Parler... pour dire quoi? Pour demander comment ça va? Pour raconter les dernières vacances en Toscane? Une maman se souvient d'une autre mère de l'école de son fils qui a changé de trottoir en l'apercevant.

## UN PONT ENTRE DES PLANÈTES

«On est ignorant, et c'est pour cela qu'on est maladroit. Toute parole tombe à côté. Il faut apprendre à écouter, à ne rien dire, à être là, juste une

présence», a compris Nasser Bakhti. «Ce que vous pouvez dire? 'Je ne sais pas quoi te dire', conseille une maman. Et ne pas éviter de parler du défunt: faire comme s'il n'avait jamais existé, c'est le faire mourir une seconde fois.

Le film se veut un pont entre deux planètes, celle des endeuillés et celle des gens qui continuent à rire, à marier leurs enfants, à devenir grands-parents.

Dans la salle, à l'issue de la projection, une femme prend le micro: «J'ai perdu mon fils de 24 ans dans un accident de moto. J'avais aussi deux jumeaux de 20 ans. Pendant des mois, ils sont devenus invisibles. Dans le film, vous montrez que ça arrive à la plupart des parents qui ont d'autres enfants. Merci. Je me sens moins seule. J'ai été rongée par la culpabilité pendant des années. C'est la première fois que je parle; c'était il y a trente ans».

## DES AMIS TAISEUX

Si l'on sort du cinéma en se disant que c'était un beau film et non qu'on a envie de se pendre, c'est qu'*Un ange passé trop vite* parle mystérieusement d'espoir. Il y a tous ces gestes d'humanité qui jaillissent du noir: les parents de Johann qui se tiennent la main même si l'on comprend qu'ils vivent la souffrance chacun à sa ma-

nière; leur tendresse pour Noémie, leur ex-belle-fille qui s'est mariée et qui est devenue maman; les amis taiseux de Gérard qui l'accompagnent régulièrement au bord de l'Arve pour tenter de retrouver le corps de son fils; les échanges entre parents endeuillés au sein de l'association Arc-en-ciel où les masques ne tiennent plus.

Filmé sur quatre ans, ce documentaire est aussi un hymne au temps. «Moi, je pensais que je ne pourrais plus jamais regarder une fleur, me réjouir du printemps, admirer le soleil, dit une maman. Et puis ça revient. Aujourd'hui, je n'ai peut-être pas vraiment de raison, mais je suis heureuse.» Plus que sur la mort, *Un ange passé trop vite* est un film sur la vie. ■

Christine Mo Costabella

De g. à dr. Johann est mort dans un accident à 22 ans.

Avec Noémie, son mari Julien et leur bébé.

## Séance-débat

**Mercredi 27 février à 20h30**, une séance spéciale aura lieu au Cinélux à Genève. Elle sera suivie d'une discussion animée par le réalisateur Nasser Bakhti et Carole Rueda, de la Fondation EVE la VIE, diplômée en conseil funéraire, qui a notamment exercé à l'Institut médico-légal de la préfecture de police de Paris. Plus d'informations sur [www.cinelux.ch/evenements](http://www.cinelux.ch/evenements). Pour les autres séances en Suisse romande, voir [www.un-ange-passe-le-film.com](http://www.un-ange-passe-le-film.com). ■

Le Temps, 05.02.2019

LE TEMPS



Lucie et Gérard, une fois à la mort de leur fils Johann.  
© Troubadour Films

5 minutes de lecture

🎬 Cinéma 🎬 Enfants 🎬  
Psychologie

Marie-Pierre Genecand

Publié mardi 5 février 2019  
à 20:58, modifié jeudi 7  
février 2019 à 15:17.

CINÉMA

## La mort d'un enfant, un séisme pour les parents

Dans «Un ange passé trop vite», Nasser Bakhti suit le parcours de parents qui ont perdu leur fils en mai 2008. A découvrir ce mercredi sur les écrans romands

Quand on parle de la mort d'un enfant, les visages des parents se marbrent instantanément. Cette simple évocation est inenvisageable pour ceux qui ont donné la vie. Elle reste d'ailleurs inenvisageable pour tous ceux qui sont touchés par cette tragédie. Ils se définissent eux-mêmes comme des «zombies», des «robots en état de survie». Les Genevois Gérard et Lucie en font partie. Le 18 mai 2008, leur fils Johann, âgé de 22 ans, s'est tué en ULM. Dans Un ange passé trop vite, documentaire sensible qui sort ce mercredi sur les écrans romands, Nasser Bakhti raconte leur parcours et leur combat depuis ce jour-là. Le cinéaste parle également des ressources à disposition pour surmonter la mort d'un enfant.

Une présence permanente, un interlocuteur de tous les jours. Ce qui frappe dans le suivi de ces parents en deuil, de 2013 à 2017 – le temps du tournage –, c'est le lien constant qu'ils entretiennent avec leur fils disparu. Lucie, la maman, fait du rameur en écoutant la voix de Johann et écrit un livre pour se souvenir des épisodes marquants de son enfance et de son adolescence. Gérard, le père, arpente régulièrement les rives de l'Arve pour retrouver son corps. C'est que, à ce stade, seul un pied dans une botte a été repêché, et «la mort ne peut pas être légalement déclarée, car on peut très bien vivre amputé d'un membre», précise le père en quête.

L'onde de choc

C'est sans doute pour cette raison que Johann est encore si «vivant». Compte Facebook toujours activé, photos partout dans le chalet du Valais, lien très fort avec Noémie, l'ex-petite amie de Johann, qui a pourtant refait sa vie et est devenue maman: pour le dire simplement et sans jugement, Lucie et Gérard vivent dans la vénération de l'absent. C'est leur manière à eux de combler le manque.

L'un des intérêts de ce documentaire consiste à s'intéresser aux proches, hors du trio percuté par le décès que constituent Lucie, Gérard et Noémie. Le désarroi de Colette, la sœur aînée de la maman, est très parlant. Lors d'un apéro au chalet, la sœur raconte la colère de sa cadette en deuil lorsqu'elle lui a annoncé les noces de son fils. «Lucie m'a dit: comment peux-tu faire une fête de mariage alors que Johann est au fond de l'Arve?» se souvient Colette, très émue. On partage son émotion. Julien, le compagnon de Noémie, explique aussi à quel point il a été difficile de remplacer celui qui l'a précédé. «J'ai été rassuré quand la mère de Noémie m'a dit qu'elle était heureuse de m'avoir comme gendre.» Le mort, ce fantôme parfois si puissant.

Le spiritisme, nouvelle religion

Qu'on ne s'y trompe pas. Nasser Bakhti ne cherche pas à discréditer Lucie et Gérard. Il leur consacre au contraire une large place et les suit avec une grande délicatesse. Mieux, en interrogeant un ami de Johann avec qui le jeune homme avait réalisé un film, il montre à quel point le disparu était solaire et aimé de tous. De Lucie, la maman, on apprend encore qu'elle a perdu la foi. Elle en veut à ce Dieu «qui lui a donné la vie avant de la reprendre». Elle a remplacé la religion par le spiritisme qui lui permet de «passer des coups de fil» à Johann, tant les infos données par la médium sont précises et sensées. Lors d'une séance, Johann lui a demandé de continuer à vivre et à écrire leur histoire. Elle aime quand on évoque son fils décédé.

Lire aussi: Le paranormal est normal

C'est d'ailleurs un point commun à tous les parents d'enfants morts, dit le documentaire. Une séquence du film est consacrée à Arc-en-Ciel, un groupe de soutien genevois qui se réunit une fois par mois et accueille les parents en deuil. Emmenée par Patricia Manasseh, thérapeute, la discussion permet à chacun de partager sa peine. Oui, tous les parents confirment à quel point ils aiment quand les amis, la famille évoquent leur enfant disparu. Sinon, la meilleure phrase que Patricia Manasseh ait jamais entendue à la mort de son fils, Farouk, est: «Je ne sais pas quoi dire.» Tout autre conseil ou démonstration d'émotion sont souvent difficiles à accueillir.

Colère et séparation

La colère? Une des intervenantes l'assure: «Je suis toujours révoltée.» Sa fille de 18 ans est morte en quatre jours d'une méningite foudroyante il y a plus de vingt ans, mais le ressentiment de cette femme ne diminue pas. Patricia Manasseh, force tranquille et lumineuse, donne plus tard cette information qui dit bien les dégâts du deuil: après la mort d'un enfant, quatre fois plus de mères et deux fois plus de pères meurent de «mort violente». Le couple est aussi malmené; 70 à 75% des parents se séparent après le drame. Et encore ceci. Peu importe la manière dont l'enfant est mort. Maladie, accident ou suicide, la douleur est la même, assure la thérapeute. Il n'y a pas de bonne mort, il y a juste l'absence irréversible de l'enfant «et l'impossibilité de le voir grandir».

À ce sujet, lire également: Patricia Manasseh, survivre à la mort d'un enfant

Dans ce documentaire, Nasser Bakhti s'intéresse encore au soutien offert par la religion. «Je ne dirai jamais aux parents «je vous comprends», car je suis à cent lieues de ces personnes qui souffrent», commence l'abbé Claude Pauli qui, durant les cérémonies, tente de «faire preuve d'empathie». «Quand je dois dire quelque chose aux familles trois jours après le décès, si je ne suis pas un homme de foi, je reste dans ma sacristie. Je dis: «Seigneur, tu m'as donné le don de la parole, s'il te plaît, maintenant, fous-moi le contenu!», sinon mes paroles seront vaines et creuses et feront plus de mal que de bien.»

Les mots peuvent panser les plaies, les images aussi. Comme cette nature très présente dans le film, feuilles au vent et eau qui coule, et dont la représentation va du plus gris au plus coloré. «Jamais je n'aurais pensé pouvoir à nouveau me réjouir d'une fleur qui pousse. C'est le cas aujourd'hui, la vie a repris en moi», témoigne Patricia Manasseh qui a perdu Farouk il y a dix-neuf ans. Le documentaire souhaite le même trajet à tous les parents brisés par la mort de leur enfant.

Marie-Pierre Genecand

20

La Gruyère / Mardi 12 mars 2019 / www.lagruyere.ch

La Gruyère, 12.03.2019

Témoignage

# Une mort «inconcevable»

«Le pire qui puisse arriver!» La mort d'un enfant marque à jamais. Nasser Bakhti a recueilli le témoignage de parents dans *Un ange passé trop vite*, présenté demain et dimanche aux Prado. Touchés par la démarche du réalisateur, Sylvie et Pierre-Yves Lüthi, de Bulle, s'expriment sur le deuil de leur fils Simon.

CLAIRE PASQUIER

“

Simon nous a quittés il y a quatorze mois, le lendemain de Noël. Mais j'ai parfois l'impression que c'était hier.» Pierre-Yves et Sylvie Lüthi se sentent «désenchantés». Ils avancent à petits pas sur le chemin du deuil. Un chemin tortueux dont ils ne connaissent pas la fin, assurent-ils. «L'expression "faire son deuil" m'agace. Je crois plutôt que c'est lui qui nous fait, qui nous transforme, qui nous prend par la main», suggère la maman.

Ils sont les parents des jumeaux Simon et Victoria. Simon s'est suicidé le 26 décembre 2017 à l'âge de 27 ans. «Malgré tout l'amour que nous lui avons porté, nous n'avons pas vu ce mal qui le minait. Nous lui avons souvent tendu la main, mais lui ne voulait pas. Parce qu'il ne voulait pas déranger, pas gêner», souffle le papa. Et son épouse de poursuivre: «Nous n'avons pas tout compris de lui. Il y a un mystère auquel nous n'avons pas pu accéder

une autre forme. C'est un travail des s'apaiser», ajoute-t-elle. En visionnant le film de Nasser Bakhti *Un ange passé trop vite*, le couple a été touché par la sensibilité dont a fait preuve le réalisateur (*lire ci-dessous*). «A la fin, il y a une paix, une sérénité qui règne.» Et le témoignage des parents du film de faire écho à leur propre peine. «Mais chaque mort est différente. Les parents n'ont pas retrouvé le corps de leur fils. Nous, nous avons pu l'embrasser et lui dire au revoir. Nous avons vu le corps, mais nous ne savons pas pourquoi il est parti.»

## En pilote automatique

Peu après le décès de leur fils, tous deux se sentent tels des zombies, en pilote automatique. «Je me souviens un jour m'être trouvée devant mon armoire et me dire: enfiler un pull, n'importe lequel. Je n'arrivais pas à m'habiller pour aller travailler, tout simplement», témoigne la maman.

Elle ne croit pas aux phases de deuil, trop schématiques et conventionnelles. Elle imagine plutôt une spirale qui avance tout en tournant sur elle-même: «Au détour d'une pensée, d'une



En évoquant sa souffrance, le couple espère libérer la parole autour du deuil, tout comme Nasser Bakhti dans son long métrage. «De garder cela pour soi, ça vous ronge. Il faut externaliser et mettre des mots sur ce que l'on ressent», assure le papa. PHOTO PRÉTEXTE CHLOÉ LAMBERT

«Parler des défunts les fait vivre. J'adore quand on me parle de mon fils, même si ça fait tomber quelques larmes. Ce sont des larmes de douceur, qui apaisent.» SYLVIE LÜTHI

et qu'il n'a vraisemblablement pas voulu partager avec les meilleurs de ses amis et sa sœur jumelle.»

«La culpabilité est un poison», assure-t-il. Comme tout proche de suicidé, c'est le sentiment qui les anime encore parfois. «Cette fameuse culpabilité, quand on croit s'en être débarrassé, elle revient sous

phrase, d'une odeur, de n'importe quel stimulus; et voilà, la réalité frappe violemment et le chagrin nous revient comme au premier jour.»

Queque temps après la mort de Simon, elle se met à lui écrire dans un journal intime pour retenir la surface. Il lui sert surtout, maintenant, à mesurer le chemin effectué lorsqu'elle

re lit les premiers textes. «Contrairement à ce que je peux croire parfois, j'avance, lentement, mais j'avance.»

Cette mort «purement scandaleuse et inconcevable», a permis au couple de retrouver davantage de spiritualité. «On envisage sa propre mort avec légèreté. Lorsque celle de son enfant se présente, l'unique consolation qu'on puisse avoir, c'est d'être persuadé qu'il est encore en vie sur un autre plan», confie-t-elle. «Et qu'il se sente mieux là où il est», s'empresse d'ajouter son époux.

La famille a été portée avec beaucoup de tendresse et de compassion par ses amis et de nombreuses connaissances. «Nous les remercions tous.» A

la mort d'un être cher, les réactions sont parfois teintées de gêne. «C'est normal, parfois on n'est pas prêt à affronter la personne en peine.» Dans ces cas-là, c'est la sincérité qui prévaut. «Rien qu'un "je ne sais pas quoi te dire" suffit», affirme-t-il. Elle abonde: «Des collègues me touchent l'épaule ou me font un clin d'œil. Ce geste veut dire: "Je sais que ce matin est difficile, que tu n'as pas fermé l'œil de la nuit" Ce petit geste signifie tout cela.»

Parler des défunts les fait vivre, aime-t-elle penser. «Echanger des anecdotes, se dire qu'il aurait ri de telle ou telle chose. J'adore quand on me parle de mon fils, même si ça fait tomber quelques larmes. Ce sont des

larmes de douceur, qui apaisent.»

## Insouciance envolée

Connaîtront-ils encore des moments de pur bonheur? «Peut-être, mais... Il y aura toujours ce "mais" en nous.» Et les moments d'insouciance n'existent plus. «Même pour Victoria, qui n'a pas 30 ans. C'est dur de le dire, mais c'est comme cela», avance-t-elle.

Au moment du drame, les parents pensent tout de suite à elle, à sa sœur. «On s'est dit qu'il ne fallait pas la surprotéger, car c'est une envie qu'on peut avoir instinctivement. Elle a une analyse très réaliste de la situation qu'elle a vécue. Et elle doit se construire», partage Pierre-Yves Lüthi. «Elle a cette force

d'avoir connu un amour fraternel, puissance dix. C'est extrêmement précieux d'avoir engrangé cela», confie Sylvie Lüthi.

Et eux, la chance d'avoir connu Simon durant 27 ans. «C'était un garçon extraordinaire. Un fils vraiment aimant.» La chance, encore, d'avoir un autre enfant et d'espérer des petits-enfants. «En défilant le sapin de Noël, le lendemain de l'enterrement, je me suis dit qu'il n'y aurait plus de fête de Noël chez nous avant l'arrivée d'une nouvelle génération.» ■

Bulle, cinémas Prado, mercredi 13 mars, à 18 h, et dimanche 17 mars, à 11 h, en présence du réalisateur et des protagonistes

## Mettre le doigt sur une douleur silencieuse

Au cœur des longs métrages de Nasser Bakhti, l'humain et son témoignage. Avant *Un ange passé trop vite*, le réalisateur genevois a produit



*Le vieil homme à la caméra* sur Bernard Bovet, neveu de l'abbé Bovet, et encore *Romans d'ados*. Il sera présent demain soir ainsi que dimanche aux Prado avec les protagonistes du film, Lucie et Gérard Gummy, qui ont perdu leur fils Johann en 2008.

Comment êtes-vous arrivé sur le thème du deuil et de la perte d'un enfant?

Nasser Bakhti. Jamais je n'aurais pensé faire un film sur ce sujet, sur la mort. Mais j'ai vu Johann grandir avec mes enfants. Lui qui voulait devenir réalisateur s'intéressait au cinéma et m'empruntait du matériel. Il est mort caméra

au poing dans un accident d'ULM dans l'Arve. Cinq ans après son décès, j'ai filmé une cérémonie en son honneur au bord de la rivière et j'ai interviewé ses parents et sa petite amie d'alors. C'était très solennel et chaleureux. Ce jour-là, j'ai compris que ce couple avait atteint un stade où il pouvait exprimer sa douleur et faire part de son cheminement. Lorsque je leur ai demandé s'ils voulaient aller plus loin dans la démarche, ils m'ont encouragé.

Je trouvais intéressant qu'ils ne vivent pas de la même façon leur deuil. Gérard a cette obsession pour la matérialité. Il veut retrouver le corps de son fils, tandis que Lucie ressent Johann partout. Mais ils restent toujours soudés, malgré les difficultés qui interviennent dans une telle situation. Plus de 75% des couples se séparent à la suite de la mort d'un enfant.

Vous les avez filmés trois ans durant, pourquoi si longtemps?

Je me suis dit que j'allais les suivre le temps qu'il faudrait pour voir leur progression. Le temps est le seul moyen de témoigner de l'évo-

lution des gens. Pour *Le vieil homme à la caméra*, j'avais suivi Bernard Bovet pendant trois ans au Home de l'Intyamon et *Romans d'ados* a été tourné sur dix ans. Montrer cette progression touche les spectateurs. Lucie et Gérard se sont reconstruits, mais cela prend du temps.

Votre film est autoporté, vous n'intervenez jamais...

Les protagonistes se confient au public et c'est cela qui est beau. Je veux laisser vivre le protagoniste, c'est son intimité, son histoire. En tant qu'auteur, je veux m'effacer le plus possible. On comprend que ce n'est pas simple. Ce film m'a appris l'écoute et l'empathie.

Vous n'abordez pas le suicide, qui est l'une des causes principales de décès chez les jeunes, est-ce un parti pris?

Je pensais pouvoir l'aborder lorsque Lucie et Gérard se rendent dans un groupe de parole. Là-bas, on rencontre d'autres parents dont les enfants sont décédés de maladies ou par le jeu

du foulard. Dans ce passage, une femme qui a perdu son frère évoque la problématique de l'enfant qui reste et qui se sent invisible aux yeux de ses parents. Aborder le suicide à ce moment-là aurait été idéal, mais cela ne s'est pas trouvé.

Comment votre film a-t-il été accueilli?

Partout, on me prend dans les bras, on me remercie et on pleure ensemble. C'est une énorme surprise. On fait des films pour faire réfléchir, pour divertir. Là, on a fait un film qui fait du bien, ça me fait encore davantage aimer mon métier. Si ce film permet de libérer la parole, je suis très heureux. Nous avons réussi à mettre le doigt sur une douleur silencieuse dans le respect des protagonistes et avec pudeur, nous dit-on.

Le film n'a reçu aucun soutien de la part du monde culturel. En revanche, en une vingtaine de jours, il a récolté 50 000 francs en financement participatif pour qu'on puisse le terminer. Cela montre que le public avait un intérêt à le voir. CP



El Watan, 27.08.2019

El Watan - Mardi 27 août 2019 - 15

NASSER BAKHTI, RÉALISATEUR DU FILM DOCUMENTAIRE UN ANGE PASSÉ TROP VITE

# «J'ai voulu faire un film qui soit porteur d'espoir...»

**Comment survivre à son enfant ? Comment se relever après une telle tragédie et se reconstruire ? Comment tourner la page ? A ces questions, le film de Nasser Bakhti répond de manière sobre et profonde.**

Propos Recueillis à Valence par  
Ali Aït Mouhoub

**Comment l'idée de ce film a-t-elle germé, Pourquoi le thème du deuil ?**

Certains parlent de thèmes porteurs qui fédèrent, je ne choisis pas mes sujets sur cette base-là. Pour être honnête, de nombreux sujets viennent à moi par pur hasard, ou alors je les découvre par mes recherches ou par des rencontres fortuites. Pour ce film, je connaissais la victime. J'ai connu Johann tout petit, à la salle de judo du quartier, et je connais aussi ses parents. Je n'avais jamais pensé à faire un film sur la perte d'un être cher, et par rapport à Johann, il m'a fallu du temps pour l'envisager.

C'est seulement 5 ans après l'accident que j'ai décidé d'approcher les parents. C'est surtout leur cheminement qui m'a convaincu que ce projet était nécessaire. Comment ont-ils fait pour se relever après un tel traumatisme ? Ce n'est pas tant le thème du deuil, mais c'est plutôt partager l'expérience personnelle de ceux qui restent avec leur douleur et la douleur on n'en parle pas. Il y a une sorte d'anesthésie générale à l'égard de celle-ci, la tendance nous pousse à fermer les yeux et à nous boucher les oreilles et à vivre nos douleurs en silence. J'ai voulu faire un film qui soit porteur d'espoir, pour aider ceux qui vivent la même expérience du deuil en silence. Je voulais que ce film nous aide à ouvrir les yeux et à tendre l'oreille pour écouter, voir et partager aussi bien la douleur que la joie, lorsqu'elles s'expriment.

**Que cherchez-vous à montrer exactement en faisant ce genre de film ?**

Je cherche tout d'abord à restituer l'intensité des sentiments des personnes dont je dresse le portrait et l'authenticité de leur réalité, tout en étant conscient que je fais un film qui va mettre en évidence une part de la réalité et non pas la réalité. Pour cela, j'ai besoin de leur confiance, c'est fondamental pour moi et pour mon travail, comme ils ont besoin de mon honnêteté intellectuelle pour ne pas trahir leur confiance. Je pars toujours de l'idée que je ne fais pas un film pour moi, pour dire regardez comment je sais filmer, comment je suis capable de...! Non, je fais un film en pensant à ceux qui vont le découvrir. J'aime et je fais en sorte de valoriser cette notion de partage qui existe entre moi et les personnes que je filme et le public qui va découvrir le film.

**Vous avez filmé ce documentaire durant trois ans ; pourquoi si longtemps ?**

Le facteur temps est un atout pour un réalisateur de documentaires, il lui permet de montrer

Scène du film *Un ange passé trop vite*, de Nasser Bakhti



l'évolution de ses protagonistes et la transformation des situations qu'ils vivent. Je n'aurais jamais pu filmer certaines situations essentielles dans le cheminement du couple que j'ai filmé si je n'avais pas tourné dans la durée (3 ans). Cela permet aussi aux protagonistes d'approprier la caméra et de l'oublier, ainsi leurs interactions entre eux ou avec le réalisateur deviennent plus spontanées.

**Avec un sujet aussi sensible que la mort et le deuil, où se situe votre implication par rapport à un tel sujet et quelles sont les limites à ne pas franchir ?**

Je pense que mes choix du cadre, le choix du rythme et des options de montage, la construction sonore, l'utilisation d'un commentaire ou pas, mettre ou pas de la musique sont déjà une implication personnelle et une prise de position. En m'appropriant le vécu de mes protagonistes en le captant, tout devient subjectif pour moi, est-ce que je suis touché, fasciné ou juste intéressé ? Où est-ce que je suis juste un outil de transmission qui aide ses protagonistes à raconter leur histoire sans s'impliquer personnellement et émotionnellement ? De plus, je dois trouver la distance juste pour garder un certain recul sur ce que je capte. Cela me permet l'analyse et la réflexion sur la matière filmée. Sachant que ces personnes ne jouent pas un rôle et tout ce qu'ils partagent avec moi émane de leur vécu. Mes doutes font aussi partie de mon implication, je me pose beaucoup de questions sur la nécessité de ce que je suis en train de faire, sur la manière adéquate de le faire, jusqu'ou je peux aller dans l'intimité des gens et surtout sur la qualité de mon écoute.

Quant aux limites à ne pas franchir, quel que soit le sujet traité, j'essaie toujours de transmettre mon enthousiasme aux personnes que je filme. Ceci afin de les motiver et de leur faire comprendre que ce qu'elles me racontent et leur point de vue sont importants à mes yeux et ne seront jamais travestis. Au final, leurs

témoignages traduiront leur réalité et leur vérité. La confiance reste le gage le plus important qui permet la transparence et le respect. J'espère que mon film suscitera des interrogations comme celles qui m'ont habité pour le réaliser et qu'ils feront avancer le débat sur ce sujet. Mais il faut savoir aussi que s'interroger ne veut pas dire trouver toujours des réponses.

**Qu'avez-vous déduit de spécial par rapport à d'autres thèmes que vous avez déjà traités ?**

La mort est un thème universel, car elle fait partie intégrante de notre vie. Un sujet fort, mais très délicat. En développant ce projet, je me suis rendu compte à quel point le sujet est sensible, souvent tabou. Pourtant, le deuil nous touche

## Bio express

Nasser Bakhti est réalisateur/producteur avec 30 ans d'expérience, une connaissance approfondie et des compétences précieuses dans l'ensemble du processus de fabrication d'un film, du stade créatif à la distribution. Après un diplôme de la Mountview Art, dans Drama School à Londres, il a produit et réalisé des films pour des diffuseurs, tels que la Radio Télévision Suisse RTS, ARTE, Channel 4, TV5 monde, Yle TV, la chaîne Histoire, et Radio Canada. Il a également réalisé et produit plusieurs documentaires de longs métrages et films de fiction pour le grand écran, entre autres, *Laurence Deonna, libre!*, Documentaire de création, long métrage de 90 min, *D. Appia Mémoires d'une œuvre*, documentaire de 98 min, *Le vieil homme à la caméra*, long métrage de 102 min, *Aux frontières de la nuit*, long métrage de fiction de 108 min, *Le silence de la peur*, fiction de 70 mn. Des films primés dans plusieurs festivals de cinéma à travers le monde.



Le documentariste Nasser Bakhti

tous à un moment ou un autre de notre vie. J'ai pu rencontrer des parents détruits par la douleur, anéantis par le manque mais qui se sont relevés et qui ont fait face avec de petites victoires et de longues épreuves, cela ne les a pas empêchés de persévérer... et d'avancer sur le chemin de la reconstruction. Dans mes précédents films, je me suis toujours intéressé d'abord aux individus et à leur histoire, leur destin, leur fragilité, leur force, leurs failles, leur talent, leurs victoires, leurs défaites et c'est ce qui me motive et m'inspire pour raconter leur récit de vie et le traduire en images. En fait, j'ai toujours assumé les choix de mes thèmes mais le thème du deuil est lourd et sensible et j'avais peur d'être catalogué de voyeur, pour aussi d'être maladroit et de heurter avec mes questions, mais la confiance qui m'a été témoignée m'a aidé à avancer au rythme du cheminement de mes protagonistes. A. A. M.

El Watan, 21.09.2019

El Watan - Samedi 21 septembre 2019 - 14

CULTURE

UN ANGE PASSÉ TROP VITE, DE NASSER BAKHTI

# «Le deuil, un drame tabou dans un film fort et sobre»

● Durant 3 ans, le cinéaste suit Lucie et Gérald, des parents en deuil, qui essaient de cheminer ensemble, main dans la main, en quête de sens face à un drame insurmontable, la perte de leur enfant, Johann, âgé de 22 ans.

Espagne  
De notre correspondant

Mort dans un accident, le corps de leur fils n'a jamais été retrouvé. Dans leur impuissance, chacun essaie de trouver une voie, une manière qui va lui permettre d'avancer et peut-être d'accepter l'inacceptable. A deux, ils sont plus forts, car 75% des couples se séparent après un tel traumatisme. Mais chacun d'eux vit son deuil à sa manière et à son rythme. Gérald, le père, s'obstine à retourner sur les lieux du drame avec l'espoir de retrouver le corps de son fils. Jour après jour, seul ou avec des amis, il doit y croire : «...Je dois retrouver son corps pour pouvoir faire mon deuil...». Dans sa détresse, il longe la rivière qui a pris son fils et il se confie à la caméra : «... Je crois qu'il est juste là, tout près, et je lui parle, mais il ne me répond pas...» Quant à la mère,



Scène du film *Un ange passé trop vite*, de Nasser Bakhti

elle aime à imaginer que son fils est partout et elle a décidé de lui écrire en lui racontant les moments de bonheur

liés à leur histoire. «...C'est comme si j'avais un fardeau à déposer... et là, c'est fait...». Ce film nous montre

à quel point la douleur et les non-dits peuvent bouleverser, et parfois ternir, les liens familiaux. Il met aussi en

valeur la force de la relation qui existe entre les parents et Noémie, l'ex-petite amie de Johann, aujourd'hui mariée et mère d'un petit garçon. Il explore leur recours, dans leur quête désespérée, à un médium, pour les aider à retrouver leur fils et comprendre ce qui s'est vraiment passé. Certes, le film raconte la souffrance incommensurable, la colère et la culpabilité, mais il est aussi libérateur, car il permet de partager une douleur bien souvent silencieuse. Il met aussi en évidence l'espoir qui motive ce couple qui ne baisse pas les bras et qui reste soudé dans l'épreuve. La caméra est toujours proche de Lucie et Gérald durant ces 3 années de tournage, elle les suit, seuls ou avec les autres, et les filme avec tendresse. Sans jamais tomber dans le pathos, le film, ainsi que les protagonistes, avancent pas à pas vers la lumière. *Un ange passé trop vite* est un film qui évoque la mort et la douleur de la perte d'un être cher mais qui nous incite au bonheur de vivre. **AliAït Mouhoub**

PHOTOS : DR



